

Europe et Nations.

Un curieux phénomène

Je suis citoyen d'un état et je fais partie d'une nation.

Vous aussi j'espère.

Vous êtes, avant toute autre appartenance, citoyen français, allemand, polonais ou italien, membres d'un état souverain, et vous en faites partie soit par un acte juridique de naturalisation soit parce que vos ancêtres en ont toujours fait partie. Si vous êtes français, la France existe de toute ancienneté et, tout comme vous, Vercingétorix, François Villon et Ronsard en étaient membres. Vous vous sentez proches d'eux tout comme le Lillois l'est d'un Marseillais qu'il ne rencontrera sans doute jamais. A la frontière, qui sur la carte forme une ligne irrégulière et arbitraire, les habitants de l'autre côté deviennent soudain citoyens allemands et relevant d'une fidélité différente sinon adverse.

Ces notions ont l'air tout à fait logiques et avoir toujours existé. Elles forment la base du droit international. Celui-ci reconnaît à chaque état la souveraineté absolue, sauf les limitations portées par le droit européen, limitations qui sont sans cesse remises en question. Chaque état correspond ou tend à correspondre à une nation, notion non plus juridique mais d'ordre affectif, qui affirme une communauté sentimentale entre ses membres, sur base d'éléments peu précis mais qui semblent évidents. En cas de guerre les membres d'une nation tueront ceux de la nation voisine. Ils portent à leur patrie un amour irrationnel et passionné et sont prêts à lui sacrifier leurs biens et leur vie.

En théorie une nation doit correspondre à un état afin que les cadres juridiques et sentimentaux coexistent. Dans ce cas le système fonctionne bien. Il existe cependant des nations ne correspondant pas à un état comme la Flandre, la Catalogne, la Bretagne, le pays de Galles, l'Ukraine. Leurs habitants s'y sentent solidaires entre eux et plus ou moins opprimés par l'état qui les recouvre. Il existe des nations, ou se disant telles, réparties sur plusieurs états, comme le Kurdistan. Il existe des états couvrant plusieurs nations comme l'ancienne Autriche-Hongrie, l'ancienne Yougoslavie, l'Ukraine ou la Russie. Ce sont à chaque fois des situations qui posent problème puisque les cadres affectifs de la nation et juridique de l'état ne correspondent pas entre eux. Dans ce cas la nation, en tant que lien affectif n'a pas de légalité, puisqu'elle n'est qu'un fait ou une affirmation sans existence légale. Mais l'Etat, en tant que cadre légal, manque de légitimité puisque son lien juridique ne coïncide pas avec le lien affectif existant les personnes.

Enfin on parle souvent de peuple pour affirmer l'origine commune des habitants d'une nation et la justification historique, vraie ou fausse, de

ce lien affectif. Le terme de « peuple » sous-tend souvent celui de « nation » et donne lieu au racisme, sous-produit du nationalisme.

Ce sont là des axiomes acceptés de tous et qui semblent avoir existé de toute éternité. En 1914 les soldats sont partis joyeusement, la fleur au fusil, pour massacrer leur voisin, les monuments glorifiant leurs faits d'armes décorent encore les places de nos villes. Alors qu'après tant de souffrances, de privations et de massacres on croyait, avec l'unification européenne, avoir oublié ce cauchemar collectif, on se retrouve aujourd'hui, non pas avec l'Europe unie, mais avec « l'Europe des Nations » comme si seules existaient les nations et que l'Europe n'était qu'une chimère.

Car, même si nous ne connaissons actuellement pas de guerre, les nations se retrouvent partout et le livre le plus érudit traite du « christianisme français », de la « mentalité germanique », de la « peinture italienne ». Rarement trouve-t-on une histoire globale des phénomènes européens sinon comme la juxtaposition d'histoires nationales.

Kissinger, diplomate sarcastique mais réaliste, demandait avec une feinte bonhomie : « L'Europe, quel est son numéro de téléphone ? ». Les années ont passé, il y a de plus en plus de numéros de téléphone et de moins en moins de responsables. Après l'idée d'après-guerre d'Europe Unie, qui aurait constitué une grande Nation comparable aux Etats-Unis d'Amérique, nous assistons à la résurgence de la Nation classique. La Nation européenne semble n'avoir été qu'un concept d'intellectuel, la Nation redevient la réalité vécue, sinon le refuge naturel des populations devant une mondialisation qui fait peur.

La Nation, un phénomène récent ?

Le continent européen avait été, sans doute depuis toujours, secoué par des crises, des guerres et des mouvements de population. Mais des événements sociaux et psychologiques d'une gravité exceptionnelle le bouleversèrent entre les dates approximatives de 1750 à 1850. Ce ne furent pas là des épidémies, des guerres même s'il en eut des transferts massifs de population mais des changements profonds dans la manière de vivre, de penser, de créer de nouveaux groupes sociaux, dans la manière de considérer la vie, le monde, le présent, le futur et le passé ou, en allemand, le *Weltanschauung*.

C'est alors et dans le cadre de ces bouleversements que devint prépondérant en Europe, puis dans le monde, le concept de « nation » et qu'on écrivit, pour justifier la toute-puissance de ces nations, l'histoire de leurs faits du passé et celle de leur langue. Car, quelle que soit la définition qu'on donne au mot « nation », il faut à cet agrégat de peuples qu'un auteur a appelé « des communautés imaginaires », une histoire et une langue commune ¹.

¹ B. ANDERSON, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, 1983, La Découverte, Paris (trad de l'anglais).

C'est le temps où l'historien et le philologue, sous un masque pseudo-scientifique, inventèrent le passé pour créer le présent. C'est le temps de Johann Gottfried Hegel, de Jean-Jacques Rousseau, de Jules Michelet. C'est le temps où nous vivons toujours puisque l'Union Européenne n'est que l'union des nations et que les universitaires s'échinent à corriger et améliorer l'histoire d'une France et d'une Allemagne qui sans doute n'ont jamais existé qu'à partir du moment où ils les inventèrent.

Pourquoi ce règne d'un concept nouveau qui rapidement engloba et recouvrit tous les autres ? C'est que, pendant cette période, les événements et le mouvement des idées avaient mis à bas tous les liens immémoriaux qui liaient les êtres humains vivant en Europe Occidentale et qu'il fallait bien quelque chose pour les remplacer.

La population, agraire depuis des millénaires, fut transplantée et vit son activité et son rythme de vie bouleversés par la révolution et l'industrialisation.

Cette population était liée depuis toujours à son village, la tombe de ses ancêtres, le curé, le châtelain, le dialecte du lieu, la messe du dimanche, le rythme des saisons, les veillées collectives en hiver, la procession annuelle du saint local à travers les champs, la continuation à travers les générations du même métier appris par l'enfant à la charrue ou à l'établi de son père. Soudain elle vit cet univers s'effondrer. Des bandes armées et débraillées, venues d'on ne sait où, brûlèrent et pillèrent châteaux et églises. La conscription napoléonienne jeta en des pays inconnus sous un drapeau inventé à Paris des gens venus de partout, Languedociens, Champenois, Flamands, Rhénans qui ne se comprenaient pas et ne firent connaissance que pour mourir ensemble.

Plus grave et plus perturbant fut le début de l'industrialisation, survenu d'abord en Angleterre puis sur le continent, qui entraîna le transfert des populations rurales vers des villes souvent nouvelles et pour eux toujours anonymes, Manchester, Essen, Charleroi, Roubaix. Si les guerres constituaient un phénomène récurrent, ce transfert de peuples, ce changement brutal dans les habitudes de travail et de vie, cette rupture de tout lien affectif avec le passé entraînèrent une rupture de tous les liens sociaux et des principes séculaires sur lesquels reposait la société. Travailler loin du village où reposaient les ancêtres, à des activités inconnues, été comme hiver, suivant des horaires qui ne correspondaient pas à la nature, obéir à un patron et à des contremaîtres que ne légitimait aucune tradition, oublier les semailles de printemps et les moissons d'été pour se voir confinés dans des halls poussiéreux à une activité répétitive et dénuée de sens, fréquenter dans les corons des voisins venus de n'importe où, voir leurs enfants grimper dans les couloirs des mines et, s'ils n'y mouraient pas, épouser des étrangères à leur village d'antan, s'entendre commander dans une langue inconnue, allemand, anglais, français, sans lien avec les patois familiers d'antan. Quel bouleversement !

Mais dans l'histoire des peuples, comme dans celle des individus, un malheur ne vient jamais seul.

Il fallut que les enfants aillent dans une école publique, apprennent cette langue curieuse, se fassent traiter de « bouseux » s'ils ne le faisaient pas, méprisent leur propre origine et surtout se détachent des anciennes dévotions locales. Que pouvait encore faire, pour ces ouvriers mourant d'un coup de grisou au fond de la mine, le saint vénéré dans la petite église désormais oubliée, ce saint qu'on promenait jadis, brinquebalant à dos d'homme à travers les champs, pour obtenir la pluie sur les moissons ?

Car la vérité désormais n'était plus dans la bouche des prêtres mais dans celle des professeurs, formés par une clique de philosophes athées ou à tout le moins anticléricaux, rejetant le dogme millénaire pour la science nouvelle, sûrs de ces vérités dites scientifiques, fondés de façon irréfutable sur les mathématiques, la physique et la chimie. Toutes les certitudes des masses laborieuses, basées sur les anciennes religions avec leur amas de dévotions et de folklores, devaient soudain faire place à des certitudes abstraites et indiscutables émanant d'universités lointaines et inconnues où le Dominicain avait fait place à Diderot et Voltaire. Le XVIIIème siècle entama la longue déchristianisation d'un continent dont la religion chrétienne avait constitué le fondement.

Or tout peuple a besoin d'une âme. A ces peuples d'Europe auxquels on avait enlevé, avec leurs traditions et leur mode de vie, leur religion ancestrale, on en donna une autre.

Cette nouvelle religion fut le nationalisme.

Le nationalisme, cet ersatz de religion constitua une des croyances les plus sanglantes de l'histoire, car aucune guerre de religion ne peut se comparer, en absurdités et en massacres, à Verdun, la Somme ou le bombardement des villes allemandes en 1943-44.

Encore aujourd'hui, malgré tant d'aberrations, le nationalisme règne en maître, l'Europe n'est que « l'Europe des nations », les livres d'Histoire s'inscrivent quasi tous dans l'histoire d'une nation et l'on se retrouve à l'étranger quand on passe le Rhin ou les Pyrénées.

Nous voudrions esquisser l'histoire d'une Europe hors de l'histoire des nations sauf à partir de la survenance du concept de nation.

Avouons d'office que c'est là une entreprise impossible. Car l'Histoire, moderne, objective et scientifique, vit le jour en fait aux XVIIIème-XIXème siècles pour justifier l'existence ancienne des nations nouvelles, pour créer le présent en lui donnant un passé. C'est en fonction des histoires nationales que les sources furent triées, leurs conclusions compilées en articles et livres scientifiques puis en ouvrages « grand public » puis en manuels scolaires voire même dans le théâtre populaire et les romans dits historiques de Walter Scott ou Dumas. Tous ces commentaires et compilations furent rédigés naturellement dans les « langues nationales ». De telle sorte qu'aujourd'hui procéder à une synthèse de tous ces ouvrages n'est même plus faire œuvre de Bénédictin. C'est tout simplement impossible.

Le grand public lui-même, étranger aux discussions universitaires, vit dans une imagerie nationale vaguement retenue de l'école mais qui fait partie de son vocabulaire mental. C'est, pour les Français, Vercingétorix, la Pucelle d'Orléans ou le panache blanc d'Henri IV, pour les Anglais Mary reine sanglante et Wellington gagnant la bataille de Waterloo à Eton, pour les Hollandais l'assassinat de Guillaume d'Orange à Delft et le siècle d'Or à Amsterdam, pour les Allemands l'humiliation de Canossa et Arminius vainqueur des légions romaines. Quant aux personnages hors normes nationales on se les dispute ou chaque peuple se les attribue sans demander l'avis de personne. Ainsi Charlemagne est-il souverain français en France et allemand en Allemagne.

Il n'existe même pas au sein de l'Union Européenne un organisme central, collecteur des copies de sources et d'une traduction des articles et livres historiques. Ce serait difficile mais, à notre avis indispensable pour voir clair. Au moins pourrait-on faire des rapprochements et des comparaisons. Mais tout le monde sait, sans le dire, que l'Histoire des pays d'Europe est un domaine tabou réservé, dans une optique nationale, aux universitaires nationaux. Les différents livres publiés sous le nom « Histoire de l'Europe » ne sont que des compilations des histoires nationales classiques et qui présupposent toujours, en toile de fond, l'existence immanente des nations.

Le travail qui suit n'est donc qu'un essai historique dont on pourra à tout instant contester la validité et qui n'a comme seul mérite que d'essayer autre chose, d'entamer une nouvelle voie, qui mènera peut-être certains à penser autrement.

La construction européenne et ses aberrations

Dès les débuts de ce qu'on a appelé la construction européenne, les Nations ont gardé leur place et la meilleure place. L'idée même d'une « construction » supposait un idéal lointain, presque inaccessible, un travail de longue haleine et non une réalité immédiate ou du moins proche. Le mot « construction » supposait aussi que l'Europe n'existait pas auparavant puisqu'il fallait la construire dans le futur.

A cette Europe imaginaire on donna des institutions sans pouvoir. Comment aurait-on pu lui donner un pouvoir puisque cette construction mettait en place des institutions bureaucratiques, sans aucune légitimité démocratique ? Mais comment mettre sur pieds un système électoral au niveau du continent si électeurs et élus ne parlaient pas de langue commune. Il eût fallu imposer à côté de chaque langue nationale une langue commune qui eût permis un échange démocratique au niveau du continent. Mais tous s'y refusèrent faute d'un accord possible sur cette langue, faute surtout de l'abandon de la langue nationale comme justification de chaque Nation. Or nous verrons que la communauté linguistique est une des grandes justifications du concept de Nation.

A cette construction fictive on ne fixa aucune frontière et aujourd'hui encore on parle d'y inclure la Turquie qui ne fit jamais partie de l'Europe que pour y commettre des massacres et recruter les enfants locaux

comme janissaires. La frontière orientale est encore plus floue. Est-ce la Russie, l'Ukraine, les Pays Baltes, l'Oural ou quelque part un oasis en Asie ? C'est ainsi qu'aux six pays fondateurs s'agglutinèrent, pour des raisons économiques ou politiques des pays qui n'avaient que peu à voir avec les premiers. Un habitant d'Amsterdam a-t-il quelque chose à voir avec celui de Sofia ?

L'Angleterre, toujours jalouse d'une puissance continentale, poussa à cette expansion. Jeune homme je me souviens d'avoir discuté avec un Anglais de nos rêves d'unification européenne. Il en fut fort troublé et finit par avouer ce qui ne se dit pas : «Unir le continent mais... mais nous avons fait deux guerres pour empêcher cela ! ». Cet homme simple avait dans son désarroi expliqué en quelques mots toute la politique anglaise à l'égard du continent du XVIème siècle à aujourd'hui. Aujourd'hui il ne faut plus se battre à Blenheim, à Ypres ou à Arnhem. Il suffit de négocier dans le secret des couloirs de la Commission Européenne. C'est moins sanglant et plus efficace.

On mit donc sur pied des institutions, nombreuses, coûteuses et éloignées du citoyen. C'est la Communauté européenne dont les réalisations les plus spectaculaires sont les immeubles gigantesques et affreux édifiés à Bruxelles et à Strasbourg. On y découvre une Commission européenne, dénuée de tout pouvoir, qui crée des dossiers incompréhensibles pour imposer le relevé des ingrédients à coller sur les emballages alimentaires, un parlement sans responsabilité et un Conseil des Ministres destiné aux palabres sans fin car la moindre décision requiert des heures. On nomme systématiquement à ces organismes sans pouvoir des responsables choisis pour leur docilité et leur médiocrité, des gens dont on sait qu'ils ne gêneront personne.

Ces mêmes ministres peuvent ensuite expliquer le mauvais accueil de leurs décisions non à eux-mêmes mais à « l'Europe », ce vautour insaisissable, ce « quelque chose à Bruxelles » transformé en bouc émissaire de tous les maux, toutes les erreurs.

L'Europe est celle de la paperasserie et de la réunionite. Les politiciens nationaux en fin de carrière trouvent un merveilleux reposoir dans une de ces institutions, où ils peuvent fréquenter le gratin international tout en ne servant à rien. Les habitants n'y comprennent plus rien et il n'est pas étonnant qu'ils se replient dans des formes de nationalisme, méprisées de tous mais tout à fait compréhensibles.

Cette construction pharaonique présente, dit-on, un avantage : elle évite les guerres. En tout état de cause, l'Europe, transformée de sa propre volonté en protectorat américain, est incapable d'encore mener un conflit de grande envergure. Metternich et Castlereagh avaient apporté à moindre frais une paix durable.

La construction européenne a émasculé l'Europe..

Car ce sont, n'est-ce pas, les Etats-Nations qui comptent. L'Europe n'est que le moyen de conserver, malgré leur impuissance individuelle, la toute-puissance des Nations.

Le paradoxe national et ses théoriciens

Quelle est l'origine, quelle est la légitimité de ces états nations qui ont, comme des oiseaux de proie, déchiqueté le continent européen ?

Car enfin, quoiqu'en prétendent les politiciens payés pour créer la zizanie, l'Europe, cela existe. Cela existe sur le terrain. Prenez votre voiture et traversez à loisir le continent. De la Normandie à la Saxe, de l'Essex à l'Estramadure, vous trouverez les mêmes villages blottis autour des mêmes églises, avec tout à côté le cimetière, les cabarets et au loin d'autres clochers marquant le centre d'autres villages, comme un énorme champ indivisible de maisonnettes et de clochers où, parlant d'autres dialectes mais de la même façon, naquirent, vécurent et moururent des générations d'Européens.

Et pourtant les Etats Nations forment en Europe une évidence, on ne peut nier qu'un Anglais se sente Anglais, qu'il vive autrement des Allemands. On ne peut nier non plus que les Européens se sentent plus « nationaux » que « continentaux ».

D'où proviennent ces séparations coexistant avec une unité profonde ? Quand, pourquoi et comment se sont-elles produites ? C'est ce que nous voulons examiner ici après tant d'autres auteurs.

Entre ceux-ci on peut d'ores et déjà distinguer plusieurs écoles :

— De nombreux écrivains, historiens ou non, considèrent l'appartenance à l'Etat-Nation, le patriotisme, voire le nationalisme, comme une chose allant de soi et valable de toute éternité. C'est là aussi l'avis de la population en général qui ne se pose même pas le problème. Un auteur récent a d'ailleurs appuyé la théorie de l'ancienneté nationale en partant de Rome et du discours des humanistes². On considère en général comme acquis les concepts d'Etat, de peuples et de nations. Ces notions se recourent ou devraient se recouper. Un Etat est l'entité politique et administrative qui couvre une nation, issue d'un peuple. La nation donne à l'Etat sa légitimité et lui permet d'être démocratique. Un Etat hétérogène, composé de plusieurs nations, de même qu'un peuple, non formalisé en un Etat, sont des entités fragiles et donnent lieu à des conflits. Soit que l'Etat, sous les poussées nationales internes se disloque, soit que la nation « non étatisée » se révolte et veuille se transformer en Etat. Le premier cas serait celui de l'Autriche-Hongrie en 1914, le second du Kurdistan, un peuple partagé entre plusieurs Etats. La plupart des historiens présentent une nation « préexistante » et engagée dans un processus permanent de réalisation. La nation aurait été inscrite dans la nature humaine dès les origines. Pour de célèbres médiévistes, comme Marc Bloch ou Huyzinga, la « conscience nationale », aurait déjà existé au Moyen Age.

² C. HIRSCHI, *The Origins of Nationalism. An Alternative History from Ancient Rome to Early Modern Germany*, Cambridge, 2012; HUTCHINSON, p. 3-4.

– Ce sont les auteurs de l'époque romantique qui se sont faits les chantres de la Nation. Michelet en est un des phénomènes les plus frappants. Il sent frémir la Nation française comme un être vivant et, parcourant les archives, il voit se lever les grandes figures françaises du passé. Il en va de même au XIX^{ème} siècle avec Mazzini en Italie ou Fichte en Allemagne. Nous arrivons là à du Nationalisme où l'Etat-Nation-Peuple constituent la seule entité véritable susceptible de regrouper les êtres humains. Tout honneur et tout sacrifice sont dus à ce qui devient un demi-dieu. Ce genre de tendances, que l'on retrouve encore aujourd'hui, a provoqué les guerres qui ensanglantèrent l'Europe dans la première moitié du XX^{ème} siècle. Il empêche aujourd'hui tout fonctionnement efficace et démocratique de la Communauté européenne. Mais le glissement entre croyance dans l'existence à la nation et nationalisme est ténu et l'on glisse rapidement au chauvinisme.

– De nombreux auteurs cependant, comme Anderson et Hobsbawm, considèrent le nationalisme et même la conscience d'appartenir à un nation comme un phénomène récent et artificiel, né au XVIII^{ème} siècle, sans véritable assise historique ni rationnelle. C'est la fameuse « Communauté imaginaire » d'Anderson, née à l'époque moderne de nouvelles formes culturelles comme le journal et le roman³. Pour ces auteurs la Nation ne provient pas de la classe populaire qui soudain exprimerait ses droits longtemps réprimés mais bien d'une construction fictive, mise au point par des intellectuels et qui lentement se répandit à travers toute la population. Ces intellectuels se basent sur des réalités antérieures qu'ils détournent consciemment ou non de leur sens jusqu'à ce que ce le concept de Nation, scientifiquement établi, s'impose à travers toutes les classes sociales et remplace les anciens sentiments d'appartenance. Au XIX^{ème} l'enseignement rendu obligatoire, l'amalgame des classes sociales, la fraternité du service militaire puis celle des tranchées, transformèrent cette création conceptuelle en réalité vivante. Il faut dire que même un ardent nationaliste, comme Michelet, devait reconnaître que le nationalisme et même la conscience de faire partie d'un peuple est récente ou n'a pu s'exprimer que récemment : « *La convocation des Etats-Généraux de 1789 est l'ère véritable de la naissance du peuple. Elle appela le peuple entier à l'exercice de ses droits* »⁴.

A la pointe de cette école moderniste, nous trouvons les postmodernistes, dont l'origine se trouve chez les structuralistes français⁵. Ils ont tendance à dissocier les faits (à tout jamais inconnaisables) et les textes, historiques ou non, qui tous doivent obéir aux lois intrinsèques du récit. Historiens anciens et modernes ne font que créer des mythes, des mythes politiques d'une recherche d'identité, créés pour assurer le pouvoir

³ B. ANDERSON, *Imagined Communities*, Londres, 1983; E. HOBBSAWM, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Folio Histoire, Gallimard, 1990 ; G. HERMET, *Histoire des nations et du nationalisme en Europe*, Inédit Histoire, Editions du Seuil, 1996.

⁴ J. MICHELET, *Histoire de la Révolution française*, éd. 1869, J. Rouff, Paris, p. 3.

⁵ R. BARTHES, *Mythologie*, Le Seuil, 1957.

d'une collectivité⁶. Cette conception met en doute la réalité du récit historique et la reporte non sur le moment des faits racontés mais sur l'environnement de l'écrivain : « *Il n'y a pas de relation exacte mais seulement la vraisemblance superficielle du paradigme dominant* »⁷.

_ En réaction contre ces écoles moderniste et postmoderniste, qui dissocient le passé et le présent, des auteurs retournent à la conception traditionnelle de valeur des sources du temps, d'ancienneté des Nations et de continuité entre les Nations modernes et leurs prédécesseurs⁸. Ils se basent à cet effet sur les *Gentes, Populi et Nationes*, qu'on retrouve dès le Haut Moyen Age, et sur les formations politiques de cette période et des Temps Modernes.

Les mots et les choses

On peut donc, à travers ces théories, considérer la Nation de façon multiple :

_ soit comme un simple fait naturel, un phénomène social spontané, qui se retrouve sous une forme ou l'autre dans toutes les régions et toutes les époques. La Nation à ce stade coexiste avec d'autres regroupements de la même population, religieux comme l'Eglise catholique, régionaux, comme des régions parlant d'autres langues ou des liens commerciaux comme la Hanse ; elle peut aussi s'exprimer sous la forme juridique d'un Etat. Celui-ci comprendra une ou plusieurs nations.

_ soit comme un phénomène omnipotent qui exclut toute autre appartenance et englobe l'être humain tout entier. La Nation n'est plus un fait social parmi d'autres mais devient une divinité omniprésente et pour lequel l'homme, en temps de guerre, doit sacrifier sa vie car « *Mourir pour la patrie est le sort le plus beau* ». Nous ne sommes plus là dans un fait social mais l'idéal et l'identité unique de chacun. Ce phénomène d'appartenance spontané doit tôt ou tard s'exprimer sous forme d'un Etat, une création juridique, qui permet à la Nation de pleinement exprimer ses caractéristiques préexistantes et lui donne la pleine souveraineté sur une population et un territoire déterminé. Les Etats multinationaux, où coexistent plusieurs nations, ne peuvent survivre.

_ soit comme des créations relativement récentes, artificielles, conçues par les classes supérieures et intellectuelles de la société et répandues dans toute la population au cours du XIXème siècle.

Pour être clair dès le début et ne pas tromper le lecteur, je voudrais dès le début donner mon avis au sujet de ces conceptions. Le reste du texte servira à développer cet avis. Selon moi les deux conceptions, les

⁶ B. STRATH (éd.), *Myth and Memory in the Construction of Community*, Peter Lang, 2000

⁷ R. ROBIN, "A Critique of Israel's Post-Nationalists" , dans B. STRATH, *Myth and Memory*, p. 315-319

⁸ S. REYNOLDS, « *Medieval Origines Gentium and the Community of the Realm* », *History*, 68, n°224, p. 375-390; A.D. SMITH (éd.), *Ethnicity and Nationalism*, Brill, 1992; A.D. SMITH, *The Antiquity of Nations*, Polity, 2004.

Nations et l'Europe existent depuis bien longtemps mais ont été revues à l'époque contemporaine.

D'une part il existe à travers l'aspect géographique de l'Europe sur le terrain, les mentalités, les œuvres des grands penseurs, les étapes de l'histoire, une communauté de fait. Promenez-vous dans les villages ou les bibliothèques du continent, partout à travers les langues et les coutumes différentes, apparaît clairement une unité. Le concept même, pourtant apparemment antinomique, de Nation est né un peu partout sous des formes similaires à travers le continent, de Fichte et Herder à Michelet et Mazzini. Donc l'Europe n'est pas que l'Europe des Nations, comme le proclament nos politiciens, elle forme une unité en tant que telle.

Cependant Rome n'est pas Berlin, l'Estramadure n'est pas l'Auvergne, un club anglais n'est pas une réunion d'intellectuels parisiens. Il existe des différences entre les pays même si l'action des gouvernements et des intellectuels ne firent depuis deux siècles que les approfondir. Ce n'est pas pour autant que les Nations forment le seul rassemblement naturel et légitime des populations. Il est d'ailleurs très difficile de définir le concept de Nation, sinon sous une forme sans doute ironique et peut-être vraie : « *Une nation est un groupe de personnes unies par une erreur commune sur leurs ancêtres et une aversion commune envers leurs voisins* »⁹.

Dans cette analyse comme en toutes celles qui reposent en partie sur l'Histoire, il faut se méfier des mots. Les mots demeurent, les réalités changent. Sur base d'un texte du IXème siècle faut-il voir en Charlemagne le premier président nommé par les Nations: « *Charlemagne fut nommé empereur par toutes les nations* »¹⁰ ? L'édit de Villers-Cotteret de 1539, par lequel François I imposa le français comme langue officielle des actes, empêcha-t-il que près de trois siècles après la majorité du peuple ne parlât encore que patois ? Frédéric II Hohenstaufen, « *l'enfant d'Apulie, Puer Apuliae* », élevé en Sicile, figure-t-il à juste titre dans l'histoire d'Allemagne ? La guerre de 100 ans fut-elle un long conflit national opposant la France et l'Angleterre ou une querelle dynastique entre cousins ? La bataille des Eperons d'Or en 1302, livrée par des milices brugeoises, aidés de Namurois francophones, peut-elle être considérée comme un phénomène fondateur de la Nation flamande ? Et que dire de la Grande-Bretagne, ce mélange de langues et de populations, Celtes, Germains, Normands, Danois, qui ne sépara réellement du continent et ne devint une île qu'au XVIème siècle ?

Mais ce n'est pas pour autant que France, Allemagne, Angleterre n'existent pas réellement aujourd'hui. Ni même que les Nations n'ont pas existé, avec d'autres modalités dans le passé. Nier l'évidence n'a pas de sens. Ce que je crois c'est que l'Europe n'est pas uniquement une émanation des Nations mais possède une existence proche, sans doute

⁹ K. W. DEUTSCH, *Nationalism and its alternatives*, New York, Knopf, 1969,

¹⁰ "Karolus magnus imperator ab universis nationibus non inmerito vocatus", NITHARD *Historiarum*, MGH, G.H. PERTZ (éd), Hanovre, 1839, 4, p. 45.

plus ancienne, peut-être plus légitime. Les deux phénomènes coexistent en même temps que d'autres réalités, telles les régions.

Il faut donc voir séparément :

- _ la perception actuelle de l'Europe et des Nations : La Nation omniprésente
- _ les témoignages anciens sur les Nations et l'Europe : Des réalités parmi d'autres
- _ le passage de l'un à l'autre : La fabrication des Nations actuelles.

Il y a Nation et Nation

Les auteurs classiques et les défenseurs de la « Nation éternelle » peuvent facilement trouver des textes qui justifient leurs théories. Isidore de Séville au début du Moyen Age parle de *Gens* et de *Natio* comme quelque chose de semblable, le *Populus* est l'ensemble des habitants d'une *Civitas*. Au VII^{ème} siècle la territorialisation des mythes d'origine semble en cours. Regino de Prüm, mort en 915, considère que la différence de langue crée un peuple distinct ¹¹.

Méfions-nous cependant des mots semblables qui ne correspondent pas nécessairement, qui correspondent même rarement, à des réalités semblables. Le « Saint-Empire romain de la Nation germanique » n'a rien à voir avec la Nation allemande actuelle. La *Francia* n'est pas la France. La guerre de Cent Ans ne se déroula pas entre la France et l'Angleterre mais entre des cousins prétendant au même trône et dont l'assise populaire n'est pas le patriotisme. Quand le duc de Bedford, représentant Henri VI d'Angleterre, entre dans Paris « *tous les Parisiens vêtus de rouge vinrent à sa rencontre... accompagné au milieu de la foule des processions et des Parisiens, le duc entra dans Paris ; sur son passage on criait Noël* »¹². On voit mal dans ces scènes le nationalisme français ni même un sentiment de conflit entre deux pays.

On peut donc prétendre qu'il existe deux réalités différentes, souvent couvertes par les mêmes mots, entre l'Ancien Régime et la période actuelle. Ces différences tiennent à plusieurs facteurs qui apparaissent et se développent à des moments et sous des apparences différentes entre le XVI^{ème} et le XIX^{ème} siècle.

Quels sont *grosso modo* ces facteurs ?

_ Il faut sans doute mettre au premier rang, bien qu'on le fasse trop rarement, le déclin de la religion catholique. La Réforme puis le travail des scientifiques, des philosophes et des libellistes font disparaître le christianisme en tant qu'institution unificatrice de l'Europe. La religion est soit rejetée dans la vie privée sans plus pouvoir prétendre à un rôle politique, soit créatrice elle-même d'entités politiques particulières. Le cas est flagrant dans les anciens Pays-Bas, les 17 provinces unies par les princes bourguignons et leur successeur Charles-Quint. Les hasards de la

¹¹ REYNOLDS, *Medieval Origins*.

¹² *Journal d'un bourgeois de Paris à la fin de la guerre de Cent Ans*, Union Générale d'Éditions, 1963, p. 88-89.

révolution calviniste et de la reconquête espagnole au XVI^{ème} siècle ont créé deux états distincts : au Nord les Provinces Unies protestantes, au Sud la future Belgique catholique. Cette révolution lointaine a si bien dissocié ces deux parties qu'aujourd'hui encore, malgré la similarité des langues parlées aux Pays-Bas et dans la majeure partie de la Belgique, les deux peuples sont devenus différents.

Mais, s'il n'est nulle part le même, le phénomène se retrouve partout. On peut prétendre que la Nation d'aujourd'hui est un phénomène qui relève du sacré, qui a pris la place dans le domaine public et même dans la vie privée d'une bonne partie de la population, de la sacralité chrétienne. Or si la sacralité chrétienne avait uni l'Europe, la sacralité nationale l'a émietlée.

— le changement de la vie matérielle au cours du XIX^{ème} siècle. Imaginons les population d'antan ! Essentiellement rurales, elles sont fixées à la terre et ne voient pas au-delà de leur village ¹³. Elles parlent un dialecte variant de lieu en lieu et ne bougent guère ou pas. Quand au début du XX^{ème} siècle le Grand Meaulnes arrivera dans un village voisin, on lui demandera méfiant : « C'est y que vous seriez pas du pays ? » car le « pays », c'est le village et ses environs. On y naît, on travaille, on s'y marie avec une voisine, on y meurt. Le roi est un être lointain et un peu fantasmagorique, qui vit dans des palais de contes de fée et dont on parle à la veillée. Son intendant séjourne en ville et n'existe que par l'impôt dont on ne sait guère ce qu'il en fait. Comment pourrait-on imaginer une « Nation » quand on ne connaît que la terre parcimonieuse et ses enfants dont la plupart meurent à peine baptisés ? Quand un groupe de guerriers passent au galop, semant tels les cavaliers de l'Apocalypse la mort et la désolation, sait-on si ce sont des maraudeurs, des soldats au service de son roi ou d'un roi ennemi ? Le paysan se contente de se terrer avec sa famille et ses voisins tandis qu'il voit de loin voler sa récolte et brûler sa hutte. Qu'est-ce pour lui qu'une guerre, une de ces guerres dont regorgeront les histoires nationales ? Un acte patriotique ? Un calcul stratégique ? La perte ou l'acquisition de Strasbourg ou de Lille dont il ne saura jamais rien ? Ou simplement, pour cet homme habitué aux misères, une misère supplémentaire, un impôt de plus, le passage des troupes sur sa moisson, sa fille violée, son fils enlevé de force pour aller se faire tuer au long d'un fleuve lointain.

Quant aux citadins de province, ce sont minables artisans, savetiers, forgerons, colporteurs, maraîchers, prostituées ou domestiques du seigneur local qui les paye quand le cœur lui en prend. Par les rumeurs et le dire des postillons ils en savent plus que les paysans. Mais comprennent-ils quelque chose aux calculs des souverains et des ministres, des cardinaux et des ambassadeurs, qui vivent bien loin de là dans une capitale inaccessible et fabuleuse ? Les bourgeois, enrichis par la traite des noirs ou les prêts usuraires, se terrent chez eux, accumulant les économies pour que leurs enfants puissent peut-être un jour vivre mieux qu'eux.

¹³ Voir à ce sujet le livre d'Eugen Weber, *La France des terroirs*.

_ les allégeances d'un groupement humain ont été toutes captées par la Nation, désormais maîtresse des âmes et des corps. Le paysan d'antan ne connaissait que le seigneur généralement absent à qui il devait le respect et des corvées en nature, le curé toujours présent qui lui accordait les sacrements et lui promettait le salut après la mort, un éventuel instituteur guère plus instruit que lui, les nantis du village qui le regardaient avec mépris. Les allégeances étaient multiples mais se recoupaient dans leur enseignement. Prêtres, moines, notaires, intendants, nobles, gros bourgeois, tous prêchaient l'obéissance, la morale, le respect de la tradition. Les pères en faisaient de même avec leurs enfants. Dans tout cela quelle place aurait tenu la Nation, sinon qu'à l'acte de baptême, le curé notait cérémonieusement dans un épais registre : « *Natus est* ». *Natus*, ce sera un jour la « Nation ».

Notre Thèse

Pour trouver une voie commune entre les partisans d'un sentiment national récent (XVIII-XIXèmes s.) et ceux qui font plonger ce sentiment dans la nuit des temps ou du moins au Moyen Age, on pourrait soutenir les thèse suivantes :

_ Sur base d'éléments préexistants et avec la déchristianisation progressive de la population depuis le XVIIIème siècle, des éléments sentimentaux se sont greffés sur des organisations politiques préexistantes et ont formé l'appartenance et l'idéologie nationale actuelles. Ce phénomène a été de pair avec la démocratie qui suppose une conscience et une langue communes. Car pour faire croire à une population qu'elle exerce le pouvoir alors que celui-ci est en fait en mains d'une poignée de politiciens, il faut lui donner l'illusion de la souveraineté nationale.

_ En outre dans certains cas des classes nouvelles, à la recherche du pouvoir, ont, sur base d'éléments antérieurs beaucoup plus fragiles, « fabriqué » des nations nouvelles ou sont en train de le faire. Car on s'aperçoit qu'il est relativement facile d'imaginer, de valoriser ou même de falsifier des soi-disant nationalismes antérieurs pour créer de toutes pièces de nouvelles nations. Le futur phénomène européen n'est donc peut-être pas celui de l'unification mais celui de la dislocation, un grand nombre de « régions » avec un passé et un dialecte plus ou moins analogues peuvent devenir des « régions » d'abord reconnues avec des compétences réduites puis de plus en plus autonomes pour finir en embryons d'états puis en états à part entière. Nous voyons actuellement ce phénomène se développer lentement mais clairement en Catalogne, en Grande-Bretagne, en Belgique, voire en Italie. Ce qui prouve bien d'ailleurs le phénomène artificiel du Nationalisme tant de ces anciens pays que de ces nouvelles régions.

_ A cet égard la guerre de 1914 et surtout les traités qui l'ont suivie furent de puissants catalyseurs des « créations nationales » avec la destruction des empires austro-hongrois et turcs et le redécoupage des

frontières. Le Président des Etats-Unis, un théoricien doctrinaire et fumiste ignorant tout de la réalité, abusés par des révolutionnaires nationalistes, qui prétendaient représenter une population dont ils vivaient souvent éloignés depuis longtemps, imagina la théorie des nationalités. Mais la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie ne représentaient pas plus une « Nation » que l'Empire habsbourgeois, disloqué par les soins de Clémenceau pour faire plaisir aux Francs-Maçons. On a vu ce qu'il en est advenu.

_ en tout état de cause les inventeurs et les protagonistes de l'idée nationale furent, non pas le peuple ni les classes dirigeantes mais les classes nouvelles d'avocaillons, de politicards et d'intellectuels qui ne trouvaient pas de place dans le système ancien. Le peuple, habitué à sa vie locale, dut au contraire, par des phénomènes comme l'enseignement obligatoire et la propagande, être imprégné de force d'idées dont il n'avait que faire. Les classes sociales élevées, étaient habituées à l'ancien système sauf dans les avantages matériels qu'elles ont tirés de la Réforme.

_ en tout état de cause également l'idée nationale est étroitement liée à l'évolution de la religion chrétienne en Occident et est arrivée à constituer elle-même une forme de religion.

Aujourd'hui. La Nation omniprésente

Quelles qu'en soient l'origine et la légitimité, la Nation d'aujourd'hui est en Europe une réalité omniprésente et omnipotente. C'est aujourd'hui ce qui détermine le plus l'être humain.

Les actes officiels déterminent l'être humain, dès sa naissance dûment enregistrée dans un pays déterminé, à travers toute sa vie, par la voie des documents administratifs qui le suivront perpétuellement d'acte de mariage en acquisition de propriété, de diplôme scolaire en contrat de travail, jusqu'à sa mort où un dernier fonctionnaire mentionnera sa nationalité sur l'ultime formulaire. Comme s'il fallait que dans l'au-delà encore, au paradis ou en enfer, il ne puisse pénétrer que sous le couvert de sa nationalité terrestre.

L'enseignement, dispensé obligatoirement par chaque nation, continue cette entreprise d'enfermement nationaliste et le petit Allemand de l'autre coin de la frontière y apprend qu'il descend des Germains tandis que le petit Français, qu'il aperçoit de la fenêtre de sa chambre, descend des Gaulois. De part et d'autre les législations sont différentes, un délit n'est pas l'autre, une plaque routière semblable signifie autre chose.

Si cet enfant apprend également une autre langue, c'est « une langue étrangère » que ce soit le Papou ou l'Italien. Encore faut-il qu'il ne commette pas de faute d'orthographe dans sa « propre langue car c'est le plus important, n'est-ce pas... ». C'est en effet dans sa propre langue qu'on apprend sa propre culture, même si aucun Français ne lit plus Racine ou Corneille, devenus en réalité illisibles.

Si cet enfant, devenu jeune homme, étudie l'Histoire, il étudiera une Histoire qui n'a rien à voir avec celle de son voisin, dans des livres qui

donnent un point de vue diamétralement opposée, sur base de sources du passé différentes et collationnées différemment, dans les Annales de l'Histoire de France ou les *Monumenta Germanicae Historiae*. Le savant le plus prestigieux ne peut collationner ces sources historiques, minutieusement séparées et glosées par ses prédécesseurs. Car ceux-ci n'ont depuis le XIXème siècle été payés que pour singulariser leur pays au dépens des autres.

Le jeune homme ira visiter les monuments et les sites de son propre pays, il en visitera la capitale, symbole de la souveraineté nationale, il saluera le monument aux morts de la guerre, la même guerre que celle du petit voisin de son enfance mais où ennemis et alliés se remplacent mutuellement. Il fréquentera sa famille nationale, ses amis nationaux, ses clubs de sport nationaux, la bibliothèque municipale, où un rayon minable est éventuellement réservée, dans un coin caché, pour les livres « étrangers », qu'ils proviennent d'une autre ville européenne ou d'un autre continent. Il admirera les avenues et les places publiques qui portent le nom de personnalités proclamées nationales : Vercingétorix, Wellington ou Jeanne d'Arc. Il sera soumis dans tous ses actes à l'Etat Nation qui assure toutes les fonctions : l'ordre public, la police, la perception des impôts, la Sécurité Sociale, la Justice. Cet Etat-Nation a pris toute la place, jadis occupée par les seigneurs, les villes, la Hanse et surtout l'Eglise.

Seule la Nation possède d'ailleurs une légitimité, provenant de la démocratie. L'Europe est dirigée par des fonctionnaires inconnus qui ne représentent qu'eux-mêmes alors qu'un ministre national « nous représente ». A part ces fonctionnaires, unanimement considérés comme surpayés et mêle-tout, cette Europe, qui n'existe pas vraiment puisqu'on la « construit sans cesse », est restée un simple lieu de rencontre diplomatique, tout comme jadis la Société des Nations ou le Congrès de Vienne. En des réunions longues et incompréhensibles, les ministres de chaque Nation doivent uniquement y défendre les intérêts de « leur peuple ». Il y existe aussi un parlement (ne sommes-nous pas en démocratie ?) sans pouvoir concret, une maison de repos idéale et bien rémunérée pour politiciens fatigués.

Comment en sommes-nous venus là ? Qu'existait-il jadis ?

Aux origines : Rome et l'Europe du Sacré

« L'homme ne vit pas seulement de pain » a dit le pêcheur de Tibériade. L'homme a besoin de Sacré, de ce qui le dépasse, de ce pourquoi il est prêt à tuer et à mourir. Sans remonter bien loin et nous cantonnant à l'Europe du Haut Moyen Age, nous voyons exister l'Europe sous la forme sacrée de l'Eglise et les Nations sous les formes profanes des *Gentes, Populi* ou *nationes*, de purs rassemblements humains.

Pour que cette Europe perde son prestige au profit des Nations, il fallait que l'Europe ne soit plus sacrée et que les Nations le deviennent.

Le Nationalisme n'est rien d'autre que la sacralisation de rassemblements politiques, nés au hasard de l'Histoire et qui peu à peu

englobent toutes les activités humaines et constituent la personnalité même des individus. Ceci au dépens d'une Chrétienté qui, qu'on le veuille ou non, correspondait à l'Europe qu'elle avait fondée.

De façon pratique, sous l'Ancien Régime le religion n'était pas reléguée à la vie privée mais réglait la vie quotidienne, publique et privée et individus.

Les ordres religieux et les confréries laïques s'occupaient de multiples fonctions aujourd'hui assumées par l'Etat : la charité envers les pauvres et les malades, transformée en Sécurité Sociale. Lors de la suppression des couvents sous la Révolution française, les nouvelles autorités durent reconnaître à leur corps défendant que les Riches Claires bruxelloises « *faisaient beaucoup d'aumônes en général et aux orphelins en particulier* ». Ils géraient les centres hospitaliers, aujourd'hui laïcisés, l'enseignement, repris et régularisé par l'Etat, voire la tâche des pompiers assuré jadis en de nombreuses villes par les Capucins. Dans la géographie urbaine les bâtiments officiels, des parlements aux ministères, occupent aujourd'hui l'espace qui fut jadis les centres d'activité des communautés religieuses. Rappelons que le centre de Bruxelles comptait avant la révolution française plus de quarante couvents, pratiquement tous disparus¹⁴.

Le développement de l'Etat Nation au XIXème siècle correspond donc sur le terrain et dans les esprits à la laïcisation et à l'étatisation de l'espace public. Car quarante couvents auxquels s'ajoutent une collégiale et des églises paroissiales, dans une ville de moyenne importance, cela signifiait aussi une multiplicité de cloches se répondant dès l'aube, une multiplicité de cimetières et, traversant la ville à des jours déterminés des processions avec les statues de saints, les reliques et les bannières portées à bout de bras pour sanctifier places et ruelles. L'assistance à la messe était une chose évidente. Et que de messes ! A Liège « *il s'y disait autant de messes par jour qu'à Rome* »¹⁵. La religion n'était donc pas une affaire reléguée dans le chef de la vie privée mais s'exerçait publiquement et par là-même assurait l'homogénéité de la société.

L'usage du latin, unique langue sacrée dans toute l'Europe occidentale, tout comme l'uniformisation des rites, assuraient l'universalisme du corps social européen. Où qu'on aille on trouvait jusqu'à la fin du Moyen Age les mêmes cérémonies religieuses dites dans la même langue, les mêmes rites liturgiques et des processions semblables.

L'Europe, c'était l'Eglise militante sur laquelle veillaient les prêtres et les saints avec leurs statues partout similaires et leurs reliques multipliés pour satisfaire à la crédulité de chacun. Les réunions de laïcs, nous parlerions de « clubs » se faisaient sous le patronyme d'un saint et quel que soit leur objet, fût-il profane, étaient considérés comme des confréries avec un aspect religieux puisque Jésus avait dit : « *Là où deux, trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* ». Les repas étaient

¹⁴ Jacques van Wijnendaele, *Promenades dans les couvents et abbayes de Bruxelles*, Racine, 2007.

¹⁵ COMMYNES, *Mémoires*, J. DUFURNET (éd.), Flammarion, 2007), I. 2, chap. 13.

précédés d'une prière prononcée en famille, les serments se prononçaient sur un crucifix ou un Bible.

La figure la plus haute de ce monde était le pape, évêque de Rome, proclamé héritier de saint Pierre, porteur de clefs du paradis : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux »¹⁶.

C'est dans ce cadre qu'il faut voir la figure des grands papes du Moyen Age, Grégoire I, Grégoire VII(1073-1085), Innocent III (1198-1216), Boniface VIII. La première croisade fut menée non par les rois mais par le pape Urbain II et dirigée moralement par le légat pontifical. C'est le pape qui créa avec Charlemagne la plus haute figure temporelle du Haut Moyen Age : « *l'empereur des Romains* » et c'est lui qui continua pendant des siècles à couronner à Rome les successeurs de celui-ci.

On ne peut comprendre les débuts de l'Histoire européenne qu'en la cadrant dans la chrétienté, une chrétienté limitée à l'Occident car les relations entre les Eglises orientales et occidentale s'étaient à ce point gâtées qu'en 1054 l'Eglise d'Orient s'était séparée de celle d'Occident et avait laissé le patriarche de Rome seul maître de l'Occident alors que l'Orient sous la poussée musulmane progressivement se déchristianisait¹⁷.

C'est donc la chrétienté latine qui, qu'on le veuille ou non, forgea initialement l'Europe. Nous verrons plus loin qu'elle en traça la frontière. Mais à ce corps de prêtres il fallait des défenseurs séculiers, des guerriers. Ce fut la rencontre du pape et des Francs qui fit l'Europe occidentale.

Aux origines : les Francs et l'Europe armée.

L'Europe occidentale n'est pas née seulement à Rome mais au long du Rhin et de la Meuse, dans ces terres qu'on appellera la Lotharingie. Face aux menaces des tribus dites « barbares » les Romains, sous le Bas-Empire, y avaient accumulé le maximum de forces qu'ils pouvaient distraire de la frontière avec la Perse. Dioclétien, divisant l'Empire en quatre parties pour mieux le défendre, fit de Milan et de Trêves des capitales. Face aux Romains et se mélangeant peu à peu à eux, les Germains, poussés dans le dos par des hordes issues des steppes lointaines, s'étaient aussi fixés à l'extrémité de leur habitat naturel, sur le Rhin et le Danube. Leurs ambassadeurs dirent à César : « *Les Germains ne prennent pas l'initiative de faire la guerre aux Romains mais se défendent s'ils sont attaqués...Ils ont été chassés de chez eux* »¹⁸ L'idée d'une invasion soudaine des Germains sauvages dans un empire civilisé a été aujourd'hui abandonnée pour celle d'une confrontation plus ou moins pacifique puis d'une interpénétration entre des peuples divers.

Il faut donc considérer que, au long de ce *limes* artificiel, s'étaient groupés la partie la plus active des forces romaines et germaniques dont la fusion formera la future Europe. C'est pour nourrir ces troupes que des

¹⁶ *Evangile Matthieu*, 18 : 20 ; 16 : 19.

¹⁷ H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, Bruxelles, 1936.

¹⁸ César, 4, 7.

deux côtés se vidaient les terres et les villes. « *Les Suèves sont cultivateurs en même temps que militaires et donnent accès chez eux aux marchands* »¹⁹. C'est vers Nimègue, Cologne, Liège, Tongres, Mainz, qu'affluaient nourriture, pièce de monnaie, artisans et prostituées, tout ce qui fait l'accompagnement naturel des armées. Cette région devint donc peuplée, riche et multiculturelle avec autour du Rhin la romanisation des Francs et la germanisation des Gallo-Romains.

Les Germains, recrues précieuses dans la lutte contre les Huns surgis de l'Asie, s'installent progressivement avec l'accord des empereurs en terres gallo-romaines. Constantin I, nommé à York, réussit à stabiliser la frontière du Rhin et à créer une longue période de paix qui profite surtout aux Francs. Ceux-ci commercent avec les Romains, entrent comme mercenaires dans leur armée, prennent des noms latins et deviennent même officiers dans l'armée romaine. Théodose le Grand (379-395) les prend comme fédérés à l'intérieur de l'empire et les laisse s'installer avec leurs rois et leur législation. Ostrogoths puis Lombards occupent le Nord de l'Italie. Déjà un Franc de l'entourage de Tibère avait manqué d'assassiner l'empereur, ce qui prouve la précocité de la présence germanique jusqu'à l'entourage impérial²⁰.

Ce sont les Francs qui joueront à l'avenir le rôle le plus important. Ils vinrent où passèrent dans la Hongrie actuelle, où ils étaient déjà à la fois « *de population franque et soldats romains* »²¹. Ils constituaient un assemblage de tribus qui s'installèrent sur le Bas-Rhin : Les Chamaves au Nord de la Lippe puis jusqu'à la Meuse, les Bruktères à l'embouchure de l'Ems et dans la Ruhr, les Amsivaries sur l'Ems, les Chattuariers auxquels Constantin I confia la défense de Dijon, les Usipètes et les Tencières qui déjà sous César traversèrent l'embouchure du Rhin²², en Frise les Chaukes qui furent battus sous l'empereur Claude²³, les Saliens fédérés aux troupes impériales dont le nom signifierait « compagnons » en vieux-germanique et donnera naissance autour de Worms et de Spire à la future dynastie des Saliens, enfin les Sicambres, originaires de la Ruhr, dont serait issu Clovis. « *Courbe la tête fier Sicambre* » aurait dit l'évêque Rémy au baptême de celui-ci. Résistant à César, les Sicambres avaient recueilli les Tencières dans les forêts puis traversé le Rhin²⁴.

Si donc César a conquis la Gaule, ce ne fut que pour être arrêté dans sa progression par les Germains. Sous Tibère « *Bructères et Usipètes* » attaquèrent les troupes romaines²⁵. Suit une longue période de voisinage, voire de cohabitation entre Francs et Gallo-Romains au long du Rhin. Les Francs commercent avec les Romains, entrent comme

¹⁹ César, 4, 1 et 2.

²⁰ *A Bruclero quodam occideretur* (SUETONE, Tibère, 19,. Les Bructères formaient un des peuples Francs.

²¹ Inscription tombale trouvée en Pannonie : *Francus ego cives miles romanus in armis* (Cité par GEARY, p. 111)

²² CESAR, 4, 1,

²³ SUETONE, *Claude*, 24.

²⁴ César, 4, 16 ; 6, 35.

²⁵ TACITE, *Annales*, 1, 51, p. 68.

mercenaires dans leur armée, prennent des noms latins, y deviennent même officiers et s'installent dans l'Empire. A partir de 310 CE parle-t-on des « nations de Francie » et des « rois de Francie ». Ils sont situés sur la rive droite du Rhin en relation étroite avec les Romains qui ont des têtes de pont sur le fleuve. On trouve dans leurs tombes, qui témoignent d'un mélange culturel franc et gaulois, des monnaies et des céramiques romaines²⁶. Teutomer est un général franc proche de Julien l'Apostat, son fils Richomer est *Comes domesticorum*, une importante charge militaire. L'empereur Arcadius épouse la fille du Franc Baudo. En 355 les Francs s'emparent de Cologne, l'ancienne *Colonia Agripinae*, et Julien l'Apostat les autorise à s'installer en Toxandrie, le Brabant actuel²⁷. On peut dire que, dans cette région se crée une fusion entre différents peuples, Romains, Gaulois, Frisons, Francs, Alamans. Richesses et hommes y affluent comme si les anciens centres se déplaçaient sur la frontière

Il faut remarquer que cette longue évolution, créatrice de l'Europe occidentale, ne se passe ni en « Allemagne ou en France », deux créations nationales postérieures qui s'efforceront de s'accaparer la spécificité franque mais entre Meuse et Rhin, dans la future Lotharingie. C'est là et à Rome que se créa l'Europe Occidentale.

Empire et Papauté

L'Europe occidentale se créa réellement autour de l'an 800 par l'union entre Rome, ou le pouvoir spirituel, et la Lotharingie carolingienne, ou le pouvoir temporel. Rome donnait à la Lotharingie sa caution spirituelle, la Lotharingie donnait à Rome sa protection matérielle et lui permettait de se séparer de Byzance et de ses origines orientales.

Les Carolingiens alliés aux Arnulfides ont leur origine et leur centre en Lotharingie. Charlemagne est né à Herstal (près de Liège), et parle Francique, la langue franque.

Ses ancêtres et lui étendent leur territoire par des expéditions successives d'une part vers l'est, d'autre part vers l'ouest. Vers l'est où Charlemagne soumet les Saxons, les Frisons, les Avars en Pannonie (la Hongrie actuelle) et les Bavares du duc Tassilon. D'autre part vers l'Ouest, la Neustrie, l'Aquitaine, la Gascogne, la Bretagne. Son ancêtre Charles Martel a déjà refoulé les Musulmans au de-là des Alpes.

La famille Carolingienne-Arnulfide crée ainsi un énorme bloc territorial qu'elle christianise de gré ou de force pour faire de ces différents peuples un groupe culturellement homogène, dont le centre va de l'est du Rhin à la Seine. La première Europe ne se trouve donc dans aucun des pays actuels, Allemagne, France ou Italie mais dans ce pays disparu : la Lotharingie carolingienne.

Charlemagne s'y trouve chez lui. Il installe sa capitale à Aix la Chapelle. Il séjourne dans les environs, à Nimègue, Ingelheim, Paderborn, Düren, Worms, Compiègne. Il y réunit ses chefs de guerre, sa noblesse,

²⁶ NONN, Franken, p. 31-45.

²⁷ THEIS, Clovis, p. 17.

une noblesse impériale et internationale qui plus tard avec l'émiettement de l'empire ira de ci de là prendre la tête de nouvelles entités. Ainsi la famille des Robertiens, ancêtre des Capétiens, est-elle originaire de la Rhénanie, des environs de Worms. Plus tard ces Capétiens seront étroitement liés à la France comme Charlemagne lui-même sera annexé par des nations à l'époque inexistante : en France il deviendra un souverain français représentant éminent de la « seconde dynastie » cependant qu'en Allemagne il se fera canoniser en 1165 par Frédéric Barberousse.

Il ne manquait plus, pour créer cette première Europe, que l'union du sacré et du profane. Ce fut chose faite en 800 quand Charlemagne vainquit les Lombards et fut couronné empereur par le pape. C'était l'union du sacré et du profane, le rejet de Byzance et des Musulmans, la sacralisation de l'Empire d'Occident et le venue à jour d'un nouveau monde sous la tutelle conjointe des papes et des empereurs. Ce monde est marqué sous les signes de la chrétienté, de l'occidentalité et du pouvoir conjugué du pape et de l'empereur.

Désormais l'Europe occidentale existe, sous une forme complètement différente de ce que nous connaissons aujourd'hui.

L'effritement de l'Empire chrétien d'Occident

Si même cette union de la papauté et de l'Empire créa l'Occident, elle ne dura guère. Dès l'origine elle fut marquée par l'ambivalence entre les pouvoirs. De cet empire à deux têtes qui serait le maître : le pape ou l'empereur ? Si dans l'Orient chrétien l'empereur dès l'origine prit le pas sur le patriarche, en Occident la faiblesse des successeurs de Charlemagne et les prétentions pontificales, créèrent une situation inverse.

La première partie se joua durant les Querelle des Investitures à la fin du XIème siècle²⁸. Un des résultats de cette lutte entre papes et empereurs, entre Grégoire VII et Henri IV, fut la fin de la suprématie impériale. Désormais c'est le pape qui prend la tête spirituelle des principautés, c'est lui qui mène les croisades, c'est lui, Innocent III (1198-1216) et Boniface VIII, qui au XIIème siècle dirige l'Europe. La première croisade est proclamée par Urbain II.

Pendant toute cette période, qu'elle ait été de prédominance impériale ou papale, le pouvoir local est assuré par des chefs locaux qui tiennent en mains les terres et les hommes. Les écrivains surtout français parlent d'une dislocation du pouvoir central. Il n'en est rien. C'est un état de fait, la garantie de la sécurité et la correspondance entre la vie locale de la population et le pouvoir local. La gestion d'une région par un membre de la noblesse, qui en même temps assure la sécurité des abbayes et en général du pouvoir religieux, va de soi. La première

²⁸ Voir entre autres : A. FLICHE, *La Querelle des Investitures*, Paris, 1946 ; W. GOEZ, *Kirchenreform und Investiturstreit*, Kolhher, 2008 ; J. VAN WIJNENDAELE, *Propagande et politique au Moyen Age. La Querelle des Investitures*, Bréal, 2008.

croisade est annoncée par le pape à l'attention des seigneurs féodaux à Clermont, dans une région qui n'est pas encore française mais relève de seigneurs féodaux. Il est évident qu'il n'y a rien de « national » dans cette façon de vivre. L'empereur n'est pas allemand mais en souvenir de l'ancienne Rome « empereur des Romains ».

Il n'empêche que certains de ces seigneurs sont plus importants, surtout symboliquement que d'autres. Ce sont les rois qui, en souvenir des rois de l'ancienne Germanie et des rois d'Israël, jouissent d'un ascendant sur les autres seigneurs, sans qu'on puisse encore parler véritablement de liens féodaux. Les Rois de l'Ancien Testament, David et Salomon, servaient d'ailleurs de précédents à la légitimité royale. A travers l'Europe, profitant du conflit entre empereurs et papes, les souverains prennent de plus en plus de pouvoir et assoient leur supériorité sur les seigneurs locaux.

Au cours de la Querelle des Investitures Grégoire VII a assimilé l'empereur à un de ces rois, le traitant de *Rex Teutonicorum*. C'est encore une insulte. En même temps il donne un pouvoir symbolique à certains de ces rois, les faisant dépendre directement du Saint-Siège. Enfin les souverains usent de plus en plus du droit féodal, alléguant que les pouvoirs seigneuriaux dépendent d'eux et installant des cours de justice pour traiter en appel des décisions seigneuriales. En cas de déshérence ils s'attribuent les biens. L'empereur, pris dans ses querelles avec le Saint-Siège, ne songe même à établir son autorité sur les souverains locaux. Quand Frédéric Barberousse voudra le faire il sera trop tard et sa prétention à un « empire supérieur » ne pourra être mise à exécution.

Les juristes royaux se dégageront du pouvoir impérial, en déclarant que « le roi de France est empereur » en ses états, et du pouvoir pontifical, en humiliant Boniface VIII à Agnani. Tout cela qui cela qui ne repose sur rien créera l'avenir et divisera l'Europe en royaumes. Car ce ne sont pas encore des Nations, mais des possessions royales.

Toutes ces prétentions dynastiques, qui marquent le prélude de l'Europe actuelle, réussiront pour plusieurs motifs :

En raison de la Querelle des Investitures et de ses suites l'empereur ne constituera jamais une menace pour les royaumes de l'ouest. L'empereur restera perpétuellement embourbé dans ses prétentions romaines et l'imbroglio des villes lombardes. Il laissera en général l'Ouest de l'Europe libre et sans interférences. Au contraire ce sont les Capétiens, par une branche latérale qui s'unissent au pape. En 1265 Charles d'Anjou fut invité par le pape à chasser les Hohenstaufen du royaume de Sicile.

Si l'empereur, dans ses luttes avec le pape perd son auréole sacrée, le roi de France la récupère par la sainteté de Louis IX. En 1297 à Orvieto Boniface VIII canonise ce roi, dont le culte est appuyé par les Dominicains. Charles d'Anjou ira plus loin et avance la théorie de la « famille sainte » *beata stirps* avec Louis IX de France, Elisabeth de Hongrie, Etienne de Hongrie, Ladislas de Hongrie, et Louis de Toulouse. En outre il soutient la sainteté de sa sœur Isabelle, de sa mère Blanche de

Castille de ses deux frères, Robert d'Artois et le comte de Poitiers²⁹. Le roi de France lors de son sacre guérit des écrouelles, un miracle attribué vers 1040 à Robert le Pieux, généralisé avec Philippe I et étroitement lié au sacre au XIIIème siècle³⁰. Au XIVe s. on dit que Clovis lors de son baptême a reçu du ciel son bouclier portant trois fleurs de lys. Clovis au XVème s. remplace Charlemagne comme porteur de l'oriflamme, une pièce d'étoffe rouge montée sur une hampe. L'abbaye de Saint-Denis, fondée par le roi Dagobert, devient, avec son abbé Suger, la nécropole et le centre du culte des Capétiens.

En même temps les Capétiens, petits souverains dont la présence fut longtemps limitée à la région parisienne, parviennent à mettre la main sur l'Aquitaine et à étendre leur pouvoir jusqu'aux Pyrénées tandis que le roi d'Angleterre, à la suite de longues guerres, met la main sur le Pays de Galles, l'Ecosse et l'Irlande. Les souverains espagnols chassent peu à peu les Maures et à la fin du XVème siècle, par la prise de Grenade, le mariage entre les familles d'Aragon et de Castille et les expéditions maritimes deviennent eux aussi des souverains puissants.

Ce sont donc les rois qui créent le germe des Nations.

A ces rassemblements politiques des intellectuels créeront une origine commune, issue généralement de la Bible ou des récits homériques. Isidore de Séville fait descendre de Japhet, fils de Noé, une masse de peuples dont les Goths, fils de Magog, fils de Japhet. La fondation de Rome fut attribuée aux deux Janus, descendants de Noé. Les Ecossais déclarèrent que la division de la Bretagne entre les trois fils de Noé justifiait l'indépendance écossaise tandis que les Anglais se basaient sur le droit d'aînesse du fils aîné pour justifier leur suprématie. Les Francs auraient été descendants des Troyens, les Bretons de Brutus, descendant d'Enée. Pour le moine Widukind les Saxons descendaient de l'armée d'Alexandre le Grand. Des érudits celtes firent descendre les Ecossais de Scota, fille au temps de Moïse du pharaon³¹.

Ces créations d'intellectuels, éloignés de la population et même de la classe dirigeante, restèrent confinées dans les milieux cléricaux et ne contribuèrent pas à créer une homogénéité « proto-nationale ». Plus tard les historiens du XIXème siècle, à la recherche d'une même origine commune à des populations le plus souvent assemblées par les hasards dynastiques, connurent un succès bien plus grand qui reste à la base de notre concept de nations. Ils avaient en effet comme public une large population, alphabétisée par les soins de l'Etat et se targuaient d'utiliser des sources, non plus fabuleuses mais déclarées exactes sinon scientifiques, au même titre que les sciences mathématiques et physiques.

Le roi en son royaume

²⁹ CAPOSHKIN, *The Making of Saint Louis*, p.28-30, 81.

³⁰ THEIS, *Clovis*.

³¹ S. REYNOLDS, "Medieval *Origines Gentium* and the Community of the Realm", *History*, 68, 224, p. 375-390.

Un royaume de jadis n'est pas un Etat d'aujourd'hui.

Dans presque tous les cas c'est un assemblage de possessions, tenues ensemble par le gré des successions et des conquêtes. Leur unité tient dans la personne royale. Pour garantir la continuation de cet assemblage malgré les décès, les minorités et les litiges, les juristes ont créé des adages « Le roi est mort, vive le roi » ou la distinction entre la personne physique du roi et le « couronne », entre l'homme et la fonction, le roi et le couronne ou entre « les deux corps du roi »³².

L'Ancien Régime n'est pas partout ni toujours royal. Certains maîtres sont, dans certaines régions et à certaines époques, dépourvus du titre tout en exerçant les mêmes pouvoirs. Le cas le plus frappant est au XVème siècle celui des ducs de Bourgogne, théoriquement vassaux du roi de France mais en fait indépendants. Leurs villes, Bruges, Gand, Anvers, sont parmi les plus riches du continent. Le luxe de leur cour est tapageur. Leur influence diplomatique fait basculer à leur gré la guerre de Cent Ans entre les rois de France et d'Angleterre. De la même façon de simples villes italiennes, comme Milan et Venise, dépassent les pays de labour. Quand les Provinces Unies (les actuels Pays-Bas) seront devenus indépendants et érigés en républiques, on verra leurs vaisseaux sur toutes les mers du monde, les canaux d'Amsterdam regorger de produits orientaux et la « République des marchands de fromage » tenir tête aux troupes du roi de France.

Mais à ces puissances il manque un roi et sa sacralité. Car l'idée de sacralité est toujours attachée à la personne royale, ce qui le distingue des autres grands personnages du royaume, car il n'est ni prêtre, bien qu'il soit oint lors du sacre, ni noble, bien qu'il vive parmi elle. Dans certains cas il accomplit des miracles, comme la guérison des écrouelles par le roi de France ou d'Angleterre. Ceci suivant un rituel bien organisé et quelles que soient ses vertus personnelles³³.

Ses pouvoirs sont loin d'être absolus. Assez rapidement au Moyen Age se sont créés des corps constitués, judiciaires comme le Parlement de Paris, ou politiques, comme le Parlement anglais, constitués initialement par la haute noblesse. Les pouvoirs des Parlements dépendent du prestige du roi et des circonstances. Lors de troubles, comme la Ligue ou la Fronde en France, le règne d'Edouard II en Angleterre, ces corps constitués jouent un rôle plus grand. Louis XIV les abaisse sans pouvoir les supprimer.

Des textes assurent l'existence et le pouvoir de ces Parlements et des différentes limitations au pouvoir royal. Le plus célèbre est en Angleterre la *Magna Carta*. Mais des « libertés » protègent des villes, des régions ou des fonctions. Quand l'Empereur arrive aux portes de Bruxelles, il doit publiquement et solennellement, en un endroit déterminé de la chaussée, jurer de respecter les libertés de la ville. Les membres des Universités jouissent d'une protection spéciale et le duc d'Albe, lors des troubles du XVIème siècle, se verra entre autres reprocher d'avoir arrêté

³² Voir E. KANTOROWICZ, *The King's Two Bodies*, Princeton, 1957.

³³ Voir M. BLOCH, *Les rois thaumaturges*, Gallimard, 1983.

le fils du prince d'Orange, étudiant à l'Université de Louvain. Le père était en révolte mais le roi devait, de par les privilèges de l'Université, respecter son fils.

Etre roi « *par la grâce de Dieu* » donne du pouvoir mais le limite en même temps car Dieu n'accorde pas sa grâce au tyran. Le roi ne peut devenir un dictateur, même en sa propre conscience. Il est cependant protégé par la tradition et les cas de Charles I d'Angleterre ou de Louis XVI de France constituent des exceptions. En cas d'abus on considèrera le roi comme mal conseillé et c'est son entourage qui sera puni. La formule de l'*Impeachment*, encore existante en droit anglo-saxon, punit en principe le mauvais conseiller du roi. Ce roi est aussi « notre naturel souverain ». Cette formule, qu'on retrouve un peu partout, assied l'autorité royale sur un fait indiscutable. Il est roi par hérédité sans que cela puisse se discuter, sans qu'il ait acquis le pouvoir par abus. Ce qui à nouveau établit ses droits de façon indubitable mais le limite aussi car il doit suivre l'exemple de ses ancêtres et les lois de la nature.

Ce souverain, entouré de sa cour, intervient en général peu dans les affaires de ses sujets. Il s'occupe de guerres, de cérémonies, de l'étiquette de la cour, de chasse, de la direction de ses grands seigneurs, d'intrigues diplomatiques, du mariage de ses enfants. Louis XIV passe sa vie dans les châteaux avoisinant Paris sans jamais visiter les villes de province.

Dans les villes de provinces, au Moyen Age mais encore dans les temps modernes, le pouvoir est aux mains de l'intendant royal mais aussi du clergé, évêque, chanoines, abbés de couvents, des seigneurs locaux et surtout de riches bourgeois. Dans les campagnes règnent, dans un méli-mélo de compétences, le curé, le bailli et dans son château le seigneur qui a gardé son prestige et d'anciens droits féodaux. Or pratiquement dans toute l'Europe la population est essentiellement paysanne. Il n'existe donc pas d'autorité unique, toute-puissante mais un ensemble de coutumes, de règlements dans lesquels s'incorporent de façon plus ou moins claire et constante les nouveaux édits royaux.

Quant aux nouvelles c'est le curé au prêche ou quelques colporteurs ambulants qui les font connaître au peuple ignorant de tout sauf de sa tâche journalière. Où est le pouvoir royal ? Comment s'appliquent les édits royaux dans les bourgades où l'on parle plus patois que français ? Montaigne nous parle de l'indépendance du seigneur local envers le pouvoir central : « *Veoyez aux provinces esloingnées de la cour, nommons Bretagne pour exemple...un seigneur retiré et casanier... il n'est rien plus royal. Il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roi de Perse...le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie* ». Ceci sauf si le gentilhomme est ambitieux et prêt à la contrainte pour arriver : « *La subiection...ne regarde que ceux qui ayment à s'honorer et enrichir par tel service : car qui se veult tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procez, il est aussi libre que le duc de Venise* »³⁴.

³⁴ M. de MONTAIGNE, *Essais*, 1, 42, p. 135, Firmin Didot, 1859.

Entre toutes ces provinces, assemblées au hasard des combats, des mariages princiers et des traités de paix, il n'y a aucune unité. Langues et coutumes sont différents et le souverain ne s'en soucie guère qui ne s'occupe que de diriger son entourage et de partir à la chasse. Avec ses ministres et conseillers, il ne se soucie des provinces que pour toucher les impôts et mater les rebellions. Les historiens se font des illusions qui ne lisent que décrets royaux et mémoires de courtisans et croient y découvrir la vie du pays tout entier.

Dans le système royal la personnalité du monarque, un personnage lointain, sacralisé et quelque peu magique joue un rôle essentiel, surtout pour le peuple.

En France la coexistence des Francs et des Gaulois firent dire que les Francs, une race de guerriers, avaient créé la noblesse tandis que les Serfs descendaient des paysans gaulois subjugués.

Dans un tel système, sans homogénéité sociale ni contact entre les habitants, sans langue ni traditions communes, on ne peut parler de Nation. Le concept et surtout la réalité du concept viendront lentement, progressivement et de façon différente de région en région.

Cette évolution sera le fait, d'une part d'événements, d'autre part des cogitations d'intellectuels.

Des possessions royales aux nations populaires.

A la base de la création des Nations il y a d'abord des événements fortuits, parus de ci de là à partir du XVIème siècle. Ces faits furent souvent religieux. Personne n'imagina jadis de créer une Nation populaire à partir des possessions royales.

On peut parler de la Réforme comme d'un premier des grands événements qui créèrent le mouvement national ou prénational. Encore l'influence politique de la Réforme fut-elle différente d'une région à l'autre.

Quand Luther, emprisonné au château de la Wartburg en Thuringe, traduit la Bible en allemand et se dresse contre le pape, il crée non seulement une religion mais une conscience collective. Herder, philosophe nationaliste du XIXème siècle, dira de cette traduction : « *C'est Luther qui à ce point de vue rendit un immense service. Il éveilla et libéra la langue allemande, ce géant endormi* »³⁵. Désormais l'unité chrétienne et impériale est brisée. Si au point de vue religieux, ses adeptes se retrouvent unis dans sa conception du salut, au point de vue politique ils perdent leur point de référence impérial. En France non plus la réforme calviniste n'amènera pas de renouveau politique mais des scissions internes.

Les Réformes ont créé quelques unités politiques d'importance qui forment le prélude du nationalisme à venir. En Tchéquie le mouvement hussite fut créateur non seulement d'une religion mais d'une prise de conscience thèque, avec ses martyrs et sa haine des Allemands. Aux Pays-Bas la création des Provinces Unies (les actuels Pays-Bas), libérées

³⁵ J.G. HERDER, *Ueber die neuere deutsche Literatur*, 1767, p. 27.

de la domination espagnole après une guerre sanglante, enrichis par l'immigration des ouvriers calvinistes du Sud puis par les compagnies maritimes et leur succès économique, donnèrent lieu à un véritable nationalisme. Un peuple naissait, avec sa religion, le calvinisme, sa langue, ses traditions, sa culture. En Angleterre le schisme et le compromis anglican ainsi que la rupture des anciens liens avec le continent furent aussi à la base de la conscience nationale. La persécution des protestants par des souverains catholiques comme Mary Tudor y joua un grand rôle.

Ce fut la révolution française qui réellement unit un peuple entier autour de l'idée nationale, mélangeant les classes sociales, remplaçant un roi décapité par la Nation, découpant le pays, privé de ses repères traditionnels, en départements fictifs. Les guerres victorieuses, menées par la Convention puis par Napoléon avec des troupes populaires et non des mercenaires, bouleversèrent les structures traditionnelles à travers toute l'Europe. Elles montrèrent aussi aux autres chefs d'Etat qu'il fallait désormais s'appuyer sur le peuple.

Mais tout cela n'était ni voulu ni structuré. La Nation moderne fut en tant que concept créée par des intellectuels. Au XVIIIème siècle naissent des théories sur les différences déclarées nationales : Hume dans « Of national Characters » en 1743, Montesquieu dans « L'esprit des Lois » en 1748, Voltaire dans « L'essai sur les mœurs » en 1756.

Les intellectuels du XIXème siècle vont utiliser leurs nouvelles sciences pour justifier ce qui se déroulait devant eux et transformer réellement, sur le plan intellectuel, l'Europe traditionnelle en une mosaïque de Nations. . « *La recherche historique finit par se confondre avec le nationalisme... La philologie fut un outil au service du nationalisme* »³⁶.

Mais avant de passer à la contribution déterminante des intellectuels dans la construction des nations, voyons un point qui montre le caractère artificiel de celles-ci : le tracé des frontières. Les Nations forment en théorie une répartition territoriale de l'Europe par le tracé des frontières. Or celles-ci sont complètement arbitraires et résultent du hasard, de batailles gagnée ou perdues, de la résurgence d'anciens fiefs ou de l'interprétation plus ou moins exacte de traités oubliés.

Belgique et Pays-Bas sont séparés par les conquêtes au XVIème siècle d'Alexandre Farnèse, l'Ecosse et l'Angleterre par les allées-venues de magnats du temps passé, l'Autriche de l'Allemagne par le Diktat des vainqueurs en 1919. L'Italie constitue la réunion politique et tardive des villes lombardes en désaccord permanent, des possessions données par les Francs aux Papes puis arrondies par ceux-ci et des terres dites des Deux-Sicules, grecques, arabes, impériales, gibelines, catalanes.

Louis XIV mit la main sur Lille, Strasbourg, Besançon mais ses successeurs ne parvinrent pas à s'emparer de la Sarre. L'Alsace fut toujours terre d'Empire et reste différente de la « France de l'Intérieur ». De là ce mythe des « frontières naturelles », cultivé par des lettrés et des

³⁶ GEARY, p. 43-44.

politiciens français pour mettre la main sur la Belgique et la Rhénanie. Encore après la guerre de 14-18 les généraux français n'avaient en tête que l'annexion ou la mise sous mandat de la Rhénanie.

Rien de bien naturel donc dans ce qui devrait constituer le fondement même de l'Etat-Nation : ses frontières.

Les nations elles-mêmes ne forment que le rassemblement arbitraire de populations diverses. Avant de coloniser l'Algérie et le Sénégal, la France parisienne a colonisé l'Aquitaine et la Provence, opprimé la langue et les coutumes du pays d'Oc tandis que le l'Angleterre prenait sous son joug l'Ecosse, l'Irlande et les pays de Galles. La colonisation eut d'abord lieu en Europe même avant d'appliquer ses méthodes barbares au reste du monde.

Nations sans existence, nations sans frontière, nations sans cohésion auxquelles il fallait l'imagination d'intellectuels pour donner une raison d'être.

Car, plus les peuples, plus que les chefs d'état, ce furent des intellectuels, des XVIIIème et XIXème siècles, qui fabriquèrent les nations. Wagram, Waterloo, Sébastopol et l'horreur des tranchées sont nés, non de l'ambition malade de généraux en mal de gloire, non de chefs d'Etat sanguinaires mais initialement de l'imagination d'intellectuels calfeutrés en leurs bureaux bien tranquilles. Sur des critères souvent imaginaires et se parant de méthodes présentées comme scientifiques, ils créèrent la nation moderne et ses excès. Ils donnèrent au nationalisme une puissance émotionnelle et une justification intellectuelle qui encore aujourd'hui passent pour des évidences.

La fabrique des nations

Ce sont essentiellement des historiens, qui fournirent aux nations en devenir un passé commun et les hauts faits d'armes destinés à marquer les mémoires, les philologues qui leur fournirent une langue commune, les racistes une origine génétique commune, les juristes une base juridique commune. On en arrive à cette conclusion paradoxale : *« Tout groupe humain qui se considère comme formant un peuple, même s'il ne l'a jamais été et que tout son passé est le résultat d'une construction complètement imaginaire, possède le droit à l'autodétermination nationale »*³⁷.

Historiens et philologues furent les principaux artisans de cette religion nouvelle. Travaillant dans une époque dite scientifique il leur fallait des méthodes reconnues comme scientifiques. Ainsi pour les historiens la critique historique qui fut supposée rejeter les légendes et les documents erronés pour ne se baser que sur un passé exact et prouvable.

Les historiens

Le rôle des historiens fut depuis le XIXème siècle prédominant. Il leur fallait d'abord créer une origine commune aux différentes populations

³⁷ SHLOMO SAND, (trad. de l'hébreu), *Comment le peuple juif fut inventé*, Arthème Fayard, 2008, p. 390.

réunies le plus souvent par hasard. On transforma ce hasard en nécessité et l'apport des différents peuples en un conglomérat harmonieux. Les Français devinrent descendants des Francs et des Gaulois, les Anglais des Angles, des Vikings et des Normands, les Roumains des Daces, les Grecs d'aujourd'hui des compatriotes de Périclès, les Hollandais des Bataves, les Belges d'une tribu dont César avait écrit « *De tous ceux-là les Belges sont les plus courageux* » et les Allemands des Germains dont Tacite avait fait l'éloge. Les régions assemblées vaille que vaille par des souverains soucieux de leur ambition personnelle acquéraient ainsi un fabuleux et antique prestige. Autant dire que ces nations, par le tour de pouce des historiens, auraient existé de toute éternité. Au XIX^{ème} siècle se développa un culte aux héros antiques transformés en ancêtres des nations modernes : Vercingétorix en France, Ambiorix en Belgique, Civilis aux Pays-Bas, Boadicea en Angleterre. Il y a ainsi une conviction profondément ancrée que la nation plonge dans un lointain passé et est restée entretemps inchangée. Or ce qu'on appelle le peuple français constitue un mélange de Celtes, de Franc, de Romains, de Normands et de Visigoths³⁸. Il en va de même de tous les peuples.

Mais il fallait ensuite que les historiens du XIX^{ème} siècle puissent prouver la continuité de ce peuple à travers les temps. Bouvines en 1214 devint une victoire française, Azincourt en 1415 une victoire anglaise, la bataille des Eperons d'or en 1302 une victoire flamande. La Guerre de Cent Ans, pure querelle dynastique entre deux branches royales, fut transformée en lutte nationale.

Grace aux savants français, comme Amédée Thierry ou Michelet, les enfants des écoles françaises pourront répéter « nos ancêtres les Gaulois ». Vercingétorix, Clovis et Charlemagne furent intégrés à ce passé. Il est à remarquer que Charlemagne fut aussi annexé par les historiens allemands alors qu'en réalité la base de l'empire carolingien était formée par la région de Liège et Aix-la Chapelle. C'est à Aix que se trouvait « *le siège principal de la Francie* »³⁹. La France s'inventa aussi des dynasties successives : Mérovingiens, Carolingiens, Capétiens qui auraient bien de la peine à se retrouver dans la France d'aujourd'hui. Car tous ces phénomènes furent réinterprétés par des historiens apparemment scientifique. Provençaux et habitants du Languedoc ont été longtemps plus proches des Catalans que des Francs du Nord. En fait la « France » n'est rien d'autre que la colonisation hasardeuse par les maîtres de Paris d'un énorme espace qui n'a longtemps eu de français que le nom.

Les savants allemands assimilèrent l'Empire de Bismarck à celui des Othoniens. Fichte, dans son discours à la nation allemande de 1808 « *Reden an die deutsche Nation* », retourne au premier Reich toujours existant. Remontant plus haut les historiens arrivèrent aux Germains antiques, ce peuple décrit par Tacite comme courageux, fier et jaloux de sa liberté, toutes qualités léguées naturellement aux Allemands.

³⁸ CONNOR, *The Nation and its Myths*, p. 49.

³⁹ « *Aquis palatium quod tunc sedes prima Franiae erat* » Nithardi Historiarum, l. 4, p. 43.

Ces reconstitutions historiques de ce type ont été entretemps dénoncées comme fausses. La « Nation Germanique » fut ajoutée vers 1500 par les humanistes au terme « Empire Romain ». ⁴⁰. Jacob Philip Fallmerayer (1790-1861) émit l'hypothèse, tout à fait vraisemblable que les Grecs modernes ne descendaient pas des anciens Grecs mais d'un mélange de Slaves, d'Albanais et autres qui envahirent non seulement les Balkans mais tout le Péloponèse et furent réhellénisés ensuite par les Byzantins.

Mais ces travaux nouveaux n'ont pu ébranler l'opinion publique européenne, même éclairée, qui vit toujours dans l'imaginaire national.

Les philologues

Un jour de 1786, un fonctionnaire anglais des Indes, William Jones, intelligent, imaginatif et en mal d'occupation s'aperçut que le sanscrit, le grec, le latin ont une origine commune, de même que le gothique, le celte et le persan ancien. Ce fut là le point de naissance de la langue comme élément principal de diversité des peuples. « La philologie fut un outil au service du nationalisme »⁴¹. Grimm, à la conférence des Germanistes de Francfort en 1846, définit le *Volk* comme la totalité des personnes parlant la même langue. Herder ajoute à la langue son aspect émotionnel : « *La langue dans laquelle j'ai été élevé est ma langue* »⁴². Pour lui les nations constituent un phénomène naturel et même divin car elles forment une part essentielle du plan de Dieu pour l'humanité. Encore maintenant la diversité des langues à l'intérieur de l'Europe constitue un objet de fierté et y empêchera à tout jamais l'exercice d'une véritable démocratie car on ne peut s'imaginer un politicien s'adressant en dix-huit langues (plus ou moins) à ses électeurs.

Or la territorialisation des langues est un phénomène récent. Pendant longtemps les populations parlaient essentiellement un dialecte local et comprenaient plus ou moins deux langues officielles qui coexistaient avec ce dialecte : le latin comme langue sacrée et, dans les possessions françaises depuis l'édit de Villers-Cotteret de François I le dialecte de l'Île de France, promu langue juridique. En Angleterre une décision du Parlement promut l'Anglais pour les plaidoiries et le latin pour l'enregistrement des jugements ⁴³. Il a toujours existé en outre une langue internationale parlée par l'élite. Ce fut tour à tour l'espagnol, le français et aujourd'hui l'anglais. Quand Jean l'Aveugle (1310-1346) devient roi de Bohême, il connaît des problèmes car, fréquentant la cour française, il ignore le Tchèque. Mais quelle partie de la population, surtout rurale, parlait autre chose que son dialecte régional, sinon villageois ? Or la multiplicité des langues n'a, comme le prétend déjà Du Bellay au XVI^{ème} siècle, rien à voir avec le nationalisme : « *Laquelle diversité et confusion se peut à bon droit appeler la tour de Babel... Elles viennent*

⁴⁰ R.J.W. EVANS (éd.), *The Holy Roman Empire*, Oxford, 2010.

⁴¹ GEARY, p. 43-44.

⁴² J.G. HERDER, *Ueber die neuere deutsche Literatur*, 1767, p. 30.

⁴³ *Pleas shall be pleaded in the English tongue and enrolled in Latin* 'RUDHEAD (éd.), *Statutes*, p. 311)

toutes d'une même source et d'une même origine : c'est la fantaisie des hommes »⁴⁴. Mais Gottfried Herder, Friedrich von Schlegel, Jacob Grimm, Rasmus développent la philologie indo européenne afin d'établir le fondement des nations.

C'est à la Révolution française que l'abbé Grégoire comprendra la nécessité de la généralisation d'une langue commune et en Italie on ne parlait pas italien. L'enseignement public obligatoire, donné dans la langue dite nationale, fit de celle-ci véritablement une langue nationale. C'est alors aussi qu'on généralisa la lecture de romans écrits dans cette langue et la nécessité du respect de l'orthographe. Au XVIIIème siècle la noblesse se souciait fort peu de l'orthographe, une invention bourgeoise du siècle suivant.

Les races

De cette homogénéité linguistique naît la prétendue homogénéité ethnique. La nation est un groupe social dont les membres se croient unis par des ancêtres communs⁴⁵.

Le mythe d'une origine commune constitue une habitude ancienne.

Amédée Thierry en 1828 et Léopold von Ranke en 1824 créent l'ethnicité, l'existence de peuples divers comme fondement même de l'histoire européenne. La nation à travers les siècles constitue un élément interchangeable et permanent.

Ainsi naquit le racisme moderne. Le livre du Comte de Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, date de 1854. « L'Aryen est donc supérieur aux autres hommes principalement dans la mesure de son intelligence et de son cerveau... Il est vigoureusement bâti, beau d'aspect, belliqueux de cœur »⁴⁶. La supériorité de la race aryenne « à l'égard des multitudes métissées »⁴⁷. « La race germanique était pourvue de toute l'énergie de la race aryenne »⁴⁸. « Deux variétés de notre espèce, la race noire, la race jaune, en forment le fond grossier. Le groupe aryen est un éblouissant chef d'œuvre »⁴⁹. « Les nations germaniques qui habitaient dans la péninsule scandinave étaient composées de trois classes de personnes: les Aryens ou les maîtres ; les Karls, Celtes ou Slaves des paysans métissés ; les esclaves ou les Finnois, difformes et basanés »⁵⁰. « L'épouse germanique apparaît dans les traditions comme un modèle de grâce imposante et majestueuse »⁵¹.

Des intellectuels à la population

⁴⁴ JOACHIM du BELLAY, *La défense et illustration de la langue françoise* », M. CHAMARD (éd), Paris, Marcle Didier, 1948, chap 1, p. 12.

⁴⁵ W. CONNOR, « *The Nation and its myths* », p. 48-55 dans A.D. SMITH (éd.), *Ethnicity and Nationalism*, Brill, 1952.

⁴⁶ GOBINEAU, *Essai*, 2, p. 364.

⁴⁷ GOBINEAU, *Essai*, 2, p. 529.

⁴⁸ GOBINEAU, *Essai*, 2, p. 558.

⁴⁹ GOBINEAU, *Essai*, 2, p. 539.

⁵⁰ GOBINEAU, *Essai*, 2, p. 381-382.

⁵¹ GOBINEAU, *Essai*, 2, p. 399.

Justifié par les intellectuels le nationalisme se répandit à travers les populations désormais dressées l'une contre l'autre.

On trouva à chaque Nation des coutumes particulières, vestimentaires, culinaires ou autres. Ce sont en général des inventions modernes ou des généralisations à une de ces Nations modernes d'habitudes spécifiques d'une de ses composantes⁵². Ce sont le cassoulet toulousain, généralisé à toute la France, la choucroute à toute l'Allemagne, le kilt à toute l'Ecosse. Il s'agit là de généralisations artificielles et tardives qui permettaient rapidement de définir la population voisine.

Ainsi s'étaient créés, à travers l'Europe, des Etats rivaux, unifiés, liés tant par les liens officiels que par des sentiments de cohérence interne et d'hostilité envers l'étranger. Cette opération de dissection du continent s'était faite sur la base antérieure des appartenances dynastiques ou de l'existence de communautés plus ou moins conscientes de leur existence.

Mais si « l'autre » était différent, pourquoi le ménager ? L'antisémitisme moderne et les guerres atroces de la première moitié du XXème siècle furent les enfants du Nationalisme concocté par les intellectuels. ce sont les scandales de l'affaire Dreyfus avec Maurice Barrès déclarant : « *La culpabilité de Dreyfus est inscrite dans sa race* » puis aux abus des régimes autoritaires avec Mussolini parlant aux « *hommes et femmes d'Italie* » et enfin aux horreurs du Nazisme avec Hitler : « *Notre communauté est basée sur notre relation de sang* »⁵³.

Car le racisme et l'antisémitisme sont étroitement liés au nationalisme dont ils forment le pendant. Si à la grande période chrétienne, le Juif est coupable de la mort du Christ et donc « déicide », à la période de formation des Nations, il devient l'homme sans nation, le « Juif errant », qui n'a sa place nulle part et, se trouvant partout étranger, est susceptible à tout moment de trahir le pays où il vit mais il dont il ne fait pas vraiment partie.

La guerre de 14-18, dans ses horreurs, puis celle de 1940 ne firent que renforcer cette haine du voisin et transformèrent le nationalisme en une véritable religion.

Le nationalisme s'appuya désormais sur la vengeance, la destruction et la haine.

Il devint la religion de la haine.

Malgré tous les efforts d'unification européenne postérieure, il l'est resté.

Il faut, dans le développement de la Nation, mentionner le phénomène d'endogamie : la plupart des mariages s'opérèrent à l'intérieur de la nation, renforçant la cohérence de celle-ci. Si la prohibition de l'inceste n'a pas un objectif essentiellement médical, elle repose, suivant la théorie de Lévy-Strauss, sur une nécessité sociale : créer des groupes extra-familiaux, cimentés par des mariages larges, où les

⁵² E. HOBSBAWN (éd.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, 1983

⁵³ M. BARRES ; discours de Mussolini de 1935 ; discours d'Hitler à Königsberg en 1938

individus issus de familles différentes se retrouvent unis par des enfants aux appartenances multiples. Au Moyen Age la prohibition de l'inceste par l'Eglise eut pour but, peut-être en partie d'assurer la main-mise du clergé sur les laïcs, mais surtout la création d'une vaste communauté chrétienne, unie par le mariage exogamique. Dans cette optique la Nation constitue un repli de la population sur la communauté nationale. La plupart des alliances se firent au sein du groupe national, affermissant la solidité de celui-ci. Il était très mal vu qu'un français épousât une Allemande, ce qui constituait une forme de trahison à la patrie. Quelle nationalité donner aux enfants d'une telle union ? Quelles pouvaient être les relations entre les familles des conjoints ? De toute façon la vie à l'intérieur des frontières nationales aurait rendu difficile les alliances extra-nationales. On peut espérer que la facilité des voyages à travers l'Europe et des institutions comme Erasmus créeront une communauté de fait internationale. Il se peut cependant que la multiplication de l'immigration, venue hors de l'Europe, ne pousse à des alliances, au sein de la Nation, entre Européens de souche et immigrés, ce qui résoudrait le problème de l'intégration des immigrés mais non celui de la fusion entre nations européennes.

La Nation comme Religion

Peu d'auteurs ont fait le lien entre religion et Nation. Or beaucoup de Nations trouvent leur raison d'être dans des différenciations religieuses avec les voisins. D'autre part la Nation constitue une nouvelle forme de religion, un phénomène qui dépasse l'individu et lui donne une raison d'être. Quand en 1766 von Moser publie son pamphlet en faveur de l'unité allemande *Von deutschen Nationalgeist (De l'esprit national allemand)*, il parle de « croire en une seule patrie comme nous croyons en une Eglise chrétienne »⁵⁴

La Nation possède une liturgie, tels que le salut au drapeau, le *Last Post* et en général les chants patriotiques, les multiples monuments aux morts des guerres nationales, elle est sacrée « *Amour sacré de la patrie* », elle ne se discute pas, toute trahison ou discours antipatriotique mérite la honte sinon la mort comme au temps de l'Inquisition.

Ce peuple, devenu « national » se présente de préférence comme une victime. Rien ne vaut la souffrance pour unir une population. La défaite de Kosovo en 1389 unit les Serbes dans le martyre, « *L'étendard sanglant est levé* » contre le malheureux peuple français de 1789. Les victoires postérieures des troupes françaises et le ravage qu'elles créèrent à travers le continent trouva sa justification dans la menace ressentie par les révolutionnaires en 1792 car la victoire n'a de valeur que si elle suit une menace mortelle. L'Allemagne découvrit qu'elle existait à cause de la tyrannie napoléonienne. Partout la nation fut présentée comme une femme chaste et vénérable toujours menacée par un ennemi affreux. Dès la Marseillaise on la découvrit : « *Ils viennent jusque dans vos bras menacer vos fils et vos compagnes* » En 1914 la Belgique est « violée ».

⁵⁴ Cité dans EVANS, *Holy Roman Empire*, p. 55.

Quant à Jeanne d'Arc elle combine le machisme militaire et la pureté sexuelle féminine. Proclamée bergère elle vient aussi du terroir car le nationalisme entraîne aussi la fascination de la nature et du paysage.

Vichy mettra la paysannerie sur un piédestal car dira Pétain : « La terre elle ne meurt pas ». Ce retour au passé, à la « France profonde », aux guerriers germaniques décrits par Tacite forme la base de cette religion en même temps qu'un rejet du capitalisme anglo-saxon et de l'industrie.

Ces multiples transferts peuvent faire croire que ceux qui doutent de l'ancienneté de la Nation ont raison. Celle-ci n'aurait fait que prendre la place entre les XVIIIème et XIXème siècles d'un christianisme en décadence.

Conclusion

Quoiqu'il en soit nous vivons dans ce qu'on appelle « l'Europe des Nations », où l'accent est porté non sur l'Europe mais sur les Nations. Les rêves d'une Europe véritablement fédérale, pouvant faire le contre-poids des Etats-Unis, ne furent que des rêves passagers. Ces rêves consommèrent beaucoup de temps et d'énergie sans aboutir à des résultats bien tangibles. Ils poussèrent à une monnaie unique qui n'a guère de sens car la monnaie n'est que l'expression d'une politique commune et donc d'un gouvernement commun. Ils créèrent un fonctionariat démentiel, que la volonté des Etats membres dénuait de pouvoir réel. Ils évitèrent des guerres que l'impuissance militaire des Etats européens aurait en tout été de cause rendues impossibles.

Entre la chrétienté de Grégoire VII, les dynastes et les révolutionnaires nationalistes, entre les historiens théoriciens des Nations et les réunions sans fin de ministres cherchant non des décisions mais des compromis, c'est toujours le même balancement entre l'Europe et la Nation.

Mais autour de ces Nations de moins en moins puissantes et cette Europe qui ne le fut jamais, rôdent les vrais prédateurs, la Russie euro-asiatique et le surgissement soudain de l'Islam.

Que sera demain ?

Sources

CESAR, *Guerre des Gaules*, L.A. CONSTANS (éd. et trad.), Les Belles Lettres, 1961 ; *Bede's Ecclesiastical History of the English People*, B. COLGRAVE et R. MYNORS (éd.), Oxford, 1969 ; COMMYNES, *Mémoires*, J. DUFOURNET (éd.), Flammarion, 2007 ; *Einhardi vita Karoli Magni* (G.H. PERTZ et G. WAITZ éd.), MGH SS in usum, Hanovre, 1911 ; *Journal d'un bourgeois de Paris à la fin de la guerre de Cent Ans*, Union Générale d'Éditions, 1963 ; comte de GOBINEAU, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, 1854 (rééd. Paris, 1933) ; *Nithardi Historiarum*, MGH in usum scholarum, G.H. PERTZ (éd.), Hanovre 1839 ; SUETONE, *Vie des douze Césars*, H. AILLOUD, Les belles Lettres, 1932 ; TACITE, *Annales*, H. BORNECQUE (éd. trad.), Classiques Garnier, 1947 ; TACITE, *Histoires*, H. BORNECQUE (éd. trad.), Classiques Garnier, 1954.

Études

J. ALLIERERES, *La formation de la langue française*, PUF, 1982 ; B. ANDERSON, *Imagined Communities*, Londres, 1983 ; R. BARTHES, *Mythologie*, Le Seuil, 1957 ; R.

BARTHES, *Michelet par lui-même*, Seuil, 1954 ; A. BORST, *Der Turmbau von Babel*, Stuttgart, 1957-63 ; P. BROWN, *The Making of Late Antiquity*, Harvard, 1978 ; M. de CERTEAU, *L'écriture de l'histoire*, Folio Histoire, Gallimard, 1975 ; M. CHIBNALL, *The Normans*, Blackwell, 2000 ; S. CITRON, *Le mythe national, L'histoire de France en question*, Editions Ouvrières, 1989 ; N. DAVIES, *Vanished Kingdoms. The History of Half-Forgotten Europe*, Penguin Books, 2012 ; K. W. DEUTSCH, *Nationalism and its alternatives*, New York, Knopf, 1969 ; R.J.W. EVANS (éd.), *The Holy Roman Empire*, Oxford, 2010 ; C. GAPOSCHKIN, *The making of Saint Louis*, Cornell Univ., 2008. ; E. GELLNER, *Nations and Nationalism*, Oxford, 1983 ; R. GILDEA, *The Past in French History*, 1994 ; M. GUIBERNAU, *The Identity of Nations*, Polity, 2007 ; H. GUILLEMIN, *Nationalistes et nationaux*, Gallimard, 1974 ; W. HARTMANN, *Karl der Grosse*, Kolhammer, 2010 ; A. HASTINGS, *The Construction of Nationhood*, Cambridge, 1997 ; G. HERMET, *Histoire des nations et du nationalisme en Europe*, Inédit Histoire, Editions du Seuil, 1996 ; C. HIRSCHI, *The Origins of Nationalism. An Alternative History from Ancient Rome to Early Modern Germany*, Cambridge, 2012 ; E. HOBBSBAWN, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Folio Histoire, Gallimard, 1990 ; E. HOBBSBAWN (éd.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, 1983 ; J. HUTCHINSON, *Modern Nationalism*, Fontana, 1994 ; J. LE RIDDER, *Le cas Otto Weiningen. Racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme*, Puf, 1982 ; E. MOURIN, *Les comtes de Paris*, Paris, 1865 ; U. NONN, *Die Franken*, Kohlhammer, 2010 ; H. PIRENNE, *Mahomet et Charlemagne*, Bruxelles, 1936 ; W. POHL, *Die Völkerwanderung. Eroberung und Integration*, Kolhammer, 2001 ; S. REYNOLDS, « Medieval *Origines Gentium* and the Community of the Realm », *History*, 68, n°224, p. 375-390 ; A. ROSHWALD, *The Endurance of Nationalism*, Cambridge, 2006 ; B.C. SHAFER, *Nationalism. Myth and Reality*, Harvest Book, 1955 ; H. SETON-WATSON, *Nations and States*, Boulder, 1977 ; SHLOMO SAND, (trad. de l'hébreu), *Comment le peuple juif fut inventé*, Arthème Fayard, 2008 ; A.D. SMITH (éd.), *Ethnicity and Nationalism*, Brill, 1992 ; A.D. SMITH, *The Antiquity of Nations*, Polity, 2004 ; B. STRATH (éd.), *Myth and Memory in the Construction of Community*, Peter Lang, 2000 ; L. THEIS, *Clovis*, Complexe, 1996 ; C. TILLY (éd.), *The Formation of National States in Western Europe*, Princeton, 1975 ; Eugen WEBER, *La fin des terroirs*, Fayard, 1983 (trad. de l'Anglais, Stanford, 1976) ; M. WINOCK, *Nationalisme, Antisémitisme et Fascisme en France*, Le Seuil, 1982.